

Rapport présenté au nom de la Commission des prix

Michel Fartzoff

Citer ce document / Cite this document :

Fartzoff Michel. Rapport présenté au nom de la Commission des prix. In: Revue des Études Grecques, tome 125, fascicule 2, Juillet-décembre 2012. pp. 31-44;

[https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2012_num_125_2_8095;](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2012_num_125_2_8095)

Fichier pdf généré le 11/03/2024

RAPPORT PRÉSENTÉ AU NOM DE LA COMMISSION DES PRIX

PAR

MICHEL FARTZOFF, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

MADAME LA PRÉSIDENTE, CHERS COLLÈGUES,

Dans *le Banquet* de Platon, alors que Socrate interroge Diotime sur la nature d'Eros, Diotime donne une définition du *daimon* et de tout ce qui est « démonique (πᾶν τὸ δαιμόνιον) : un intermédiaire entre le dieu et le mortel, qui transmet aux dieux ce qui vient des hommes, et aux hommes ce qui vient des dieux (*Bqt* 202 e) ; or plusieurs de nos ouvrages couronnés cette année portent sur le démonique et le divin, comme si leurs auteurs se faisaient les intermédiaires entre les dieux, la science dont ils sont porteurs, et les lecteurs émerveillés que nous sommes. Le palmarès en effet cette année encore très riche et atteste la qualité de la recherche dans le domaine grec.

– Prix de l'Association (dédoublé), Andrzej S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Etude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Egée et de l'Asie Mineure*, De Boccard, Paris, 2010 (en fait novembre 2011), 621 p. ; Eric Dieu, *Le supplétisme dans les formes de gradation en grec ancien et dans les langues indo-européennes*, Droz, Genève, 2011, 757 p.

– Prix Zographos (dédoublé) : Camille Denizot, *Donner des ordres en grec ancien. Etude linguistique des formes de l'injonction*, PURH, Rouen, Le Havre, 2011, 571 p. ; Fabienne Jourdan, *Orphée et les chrétiens, La réception du mythe d'Orphée dans la littérature chrétienne grecque des cinq premiers siècles*, tome I, « Orphée, du repoussoir au préfigurateur du Christ. Réécriture d'un mythe à des fins protreptiques chez Clément d'Alexandrie », 2010, 486 p., tome II, « Pourquoi Orphée ? », 2011, 477 p., Paris, Les Belles Lettres.

– Prix Reinach : Andrei Timotin, *La démonologie platonicienne. Histoire de la notion de daimon de Platon aux derniers néoplatoniciens*, Brill, Leiden, Boston, 2012, 404 p.

– Prix Zappas : Marie-Joséphine Werlings, *Le dèmos avant la démocratie. Mots, concepts, réalités historiques*, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2010, 379 p.

– Prix Delepierre : Evangéline Markou, *L'or des rois de Chypre. Numismatique et histoire à l'époque classique, Meletèmata*, 64, De Boccard, Athènes, 2011, 379 p.

– Prix Desrousseaux : Cécile Corbel-Morana, *Le Bestiaire d'Aristophane*, Collection Etudes anciennes, série grecque, Les Belles Lettres, Paris, 2012, 350 p.

– Prix Raymond Weil : Xénophon, *Les Mémorables*, édité par Michele Bandini, traduit et annoté par Louis-André Dorion, tome I, Introduction générale, *Livre I*, CCCXXXII-214 p., Les Belles Lettres, Paris, 3^e tirage (1^{er} tirage 2000), tome II, 1^e partie, *Livres II et III*,

XXXIV-544 p., Les Belles Lettres, Paris, 2011, tome II, 2^e partie, *Livre IV*, XVII-405 p., Les Belles Lettres, Paris, 2011.

L'ouvrage d'Andrzej Chankowski, maître de conférences d'histoire ancienne à l'université de Lille 3, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la mer Égée d'Asie Mineure*, publié dans la collection Culture et Cité de l'Université libre de Bruxelles aux éditions De Boccard, portant le millésime 2010, et en réalité paru à l'automne 2011, obtient le prix de l'Association. Ce gros travail de 621 p. est issu d'une thèse de doctorat menée entre 1991 et 1996 à l'Université de Varsovie, sous la direction de Włodzimierz Lengauer ; mais la thèse n'a pas seulement été traduite en français, elle a été élargie, approfondie, enrichie : l'auteur explique lui-même pourquoi il n'a pas publié trop tôt, en citant J. et L. Robert qui écrivaient dans le *Bulletin épigraphique* de notre revue (1976, n° 566) : l'auteur « doit prendre (ou recevoir) le temps de mûrir sur ses documents rassemblés (...). Il faut laisser aux jeunes le temps de se former pour que leur travail, à son tour, soit formateur pour les lecteurs ». C'est donc en 2008 que le travail aboutit (même si sa publication effective est plus tardive). L'introduction situe parfaitement l'importance remarquable de ce livre : étudier l'éphébie dans le cadre plus vaste de l'interrogation sur la vie autonome des cités à l'époque hellénistique, sur la participation des citoyens à la vie de la communauté et sur la constitution d'une culture civique commune, en étudiant ce point essentiel de l'éphébie, pour lequel il existe sans doute des travaux sur l'éphébie athénienne, mais aucun travail sur l'éphébie dans l'ensemble du monde grec depuis les travaux de E. Ziebarth au tournant du XIX^e et du XX^e siècles. A. Chankowski situe parfaitement sa méthode et son plan : rassembler les témoignages sur les éphèbes et d'autres groupes de jeunes au gymnase, dans une partie documentaire, le précieux « catalogue d'attestations »», qui présente un classement géographique des témoignages par îles, régions et cités, catalogue indispensable désormais au chercheur, et qui occupe les pages 442 à 543 du livre ; déceler des points communs sans éluder les singularités et les différences, et progresser, en dehors de la partie documentaire placée à la fin du livre, en cinq chapitres : le chapitre 1 étudie d'abord le vocabulaire, ἔφηβος, notamment dans sa relation avec les autres termes relatifs aux classes d'âges et à la majorité légale (ἡβη, ἡβᾶν) ; l'étude du vocabulaire est serrée et précise, depuis les textes homériques (avec πρωθήβης), jusqu'à ἔφηβος, attesté pour la 1^{re} fois dans *la Cyropédie* (370-360), et dont la 1^{re} attestation épigraphique hors d'Athènes se situe à Erétrie (inscriptions de la fin du IV^e siècle), en passant par des analyses très riches du IV^e dithyrambe de Bacchylide ou des passages des Tragiques et des orateurs ; cette analyse amène l'auteur à prendre position sur deux seuils de majorité à Athènes (à 16 ans, lors des rites d'admission dans la phratrie, et à 18 ans, lors de l'admission dans de deme) et à revenir sur l'éphébie athénienne, étudiée par P. Vidal-Naquet, en insistant sur la différence entre rite d'intégration et éphébie, le mot ἔφηβος n'étant jamais utilisé à époque classique en dehors du contexte institutionnel. Il montre que le terme « éphèbe » est un terme technique correspondant à une institution civique bien définie, et non pas à une classe d'âge aux contours indécis, le terme ἡβη évoquant lui-même, aux époques archaïque et classique, non une période de transition entre deux âges, mais la pleine force entre jeunesse et vieillesse. Dans le chapitre 2 il étudie l'hypothèse de la diffusion de cette institution dans l'ensemble du monde grec : ce chapitre, consacré aux premiers cas connus d'éphébie en dehors d'Athènes, avant la 2^e moitié du III^e s., montre que l'influence et même l'origine du modèle athénien sont vraisemblables dans beaucoup de cités hellénistiques, du moins dans celles qui adoptèrent cette institution, et l'auteur discerne les raisons qui ont fait adopter cette institution ici, et non point là ; il montre aussi comment, probablement, le modèle athénien de l'éphébie se superposa « aux rites d'intégration des jeunes qui préexistaient localement » (p. 46). Le troisième chapitre étudie l'organisation de l'éphébie (âge et durée, admission, listes et serments des éphèbes), en définissant notamment la spécificité du groupe des éphèbes par rapport à d'autres classes d'âge s'exerçant au gymnase. Le quatrième chapitre analyse son importance militaire en essayant de savoir si elle a perdu à époque hellénistique cette importance : il montre que, contrairement à ce qui a été soutenu, ce rôle militaire n'a pas diminué ou disparu à l'époque hellénistique : exercices de préparation au combat, cérémonies de remise des armes, service des patrouilleurs, sont mentionnés et soigneusement étudiés. Le chapitre 5 enfin étudie la participation des jeunes

à la vie communautaire, fêtes et solennités, en particulier les processions et les cérémonies d'accueil solennel, et permet de démontrer le rôle de l'éphébie dans la transmission des valeurs civiques et dans la diffusion du modèle de la *polis* grecque. Ce chapitre contient en introduction une réflexion éclairée et très intéressante sur le rôle des « comportements sociaux ritualisés comme porteurs d'un message idéologique », et sur l'importance de la notion d'« interaction symbolique », utilisée par certains historiens sur le rituel social de villes italiennes au Moyen-Âge et à la Renaissance, que l'auteur utilise en partie pour l'examen essentiel et inédit des inscriptions sur la place des éphèbes et des « jeunes » dans certaines fêtes et processions (p. 385). A. Chankowski présente aussi dans l'introduction une dizaine de pages originales où il prend soin de situer son approche par rapport aux travaux de l'anthropologie historique et de l'en distinguer en rappelant avec beaucoup de clarté et de savoir, et sans parti-pris, les distinctions de méthodes qui tiennent aussi aux différences des sources, les uns attachés au « sens », les autres aux « faits », les uns aux « représentations » et à l'imaginaire, les autres aux institutions et aux documents : reprenant une formule employée par B. Bravo dans son rapport sur la thèse, A. Chankowski parle de ce « prolongement-dépassement mythico-symbolique » distinct de la réalité et des « buts pragmatiques » qu'une société se donne (p. 30), et dont l'on peut retrouver des traces dans les pratiques sociales ; si A. Chankowski analyse nécessairement les sources selon la méthode des « historiens-épigraphistes », il se demande si ses sources peuvent parfois apporter des informations sur l'« imaginaire » de la cité, et ne délaisse donc pas les préoccupations des « historiens-anthropologues » (v. p. 32). Le livre d'A. Chankowski est donc une synthèse d'histoire institutionnelle, militaire, sociale et culturelle sur les cités grecques du IV^e s. à la fin de l'époque hellénistique, qui a le mérite de combiner l'analyse institutionnelle et l'approche anthropologique. Cette double optique permet de montrer brillamment comment l'éphébie instaurée dans l'Athènes classique se diffusa ensuite dans le monde grec pour devenir une des institutions majeures de l'époque hellénistique, distinctive mêmes de l'organisation en cité, une institution polyvalente, qui a pour but de préparer les jeunes gens au rôle de citoyens adultes, et un modèle culturel dans lequel les « jeunes » constituent une catégorie à part entière de la cité.

Si l'éphébie a pour but de faire des jeunes d'excellents citoyens, c'est précisément au vocabulaire de l'excellence que s'attache le livre d'Eric Dieu, ancien élève de l'ENS Ulm, maître de conférences de linguistique des langues classiques à l'université de Toulouse, *Le supplétisme dans les formes de gradation en grec ancien et dans les langues indo-européennes*, Droz, Genève, 2011, qui reçoit également le prix de l'Association. Il s'agit de la version légèrement remaniée d'une thèse de doctorat dirigée par Charles de Lamberterie et soutenue à Paris IV en 2007. Ce vaste ouvrage de 758 pages, est consacré au supplétisme dans les formes de gradation en grec ancien, où il est bien représenté mais aussi dans les langues indo-européennes (langues italiques, celtiques, slaves, germaniques et en indo-iranien). Le mot supplétisme est pris dans son sens strict : un système qui rassemble des adjectifs et des formes de gradation issus de deux ou trois racines différentes comme ἀγαθός, ἀμείνων et ἄριστος. Avec rigueur, E. Dieu exclut de son étude le supplétisme synchronique, associations grammaticalisées de termes formés à partir de thèmes différents mais remontant à une même racine indo-européenne, comme πολύς, πλείων et πλεῖστος. Après un classement typologique des formes de gradation supplétive dans les langues indo-européennes, pour chercher si ce phénomène est ou non une spécificité des langues indo-européennes, l'auteur précise qu'il regroupera les analyses par notion car pour chaque système polysupplétif il propose une analyse lexicale des formes, destinée à distinguer des nuances de sens entre elles et à déterminer si ces nuances sont sensibles, et outre les aspects scientifiques et techniques de l'étude, c'est là ce qui la rend particulièrement intéressante pour un lectorat plus large d'hellénistes non-linguistes. Le corpus s'appuie principalement sur les témoignages les plus archaïques car on peut y saisir le mieux la formation des systèmes supplétifs, et cela dans diverses langues, notamment le sanskrit des hymnes du *Rgveda* et la langue homérique et hésiodique, le grec occupant une place de choix, car le supplétisme y est particulièrement représenté : sont ainsi analysés les usages du supplétisme des formes de gradation chez les poètes archaïques, Pindare, Bacchylide, Hérodote les présocratiques, Platon, mais aussi les lexicographes anciens, le grec tardif et celui du Nouveau Testament. A chaque étape, l'analyse lexicale est prolongée

par une étude diachronique et étymologique, et l'interrogation se porte aussi sur la question des origines du supplétisme. Cinq chapitres composent l'ensemble. Le premier, sur les formes de gradation répondant aux adjectifs signifiant « bon », est aussi le plus ample, car le supplétisme y est particulièrement représenté. En grec homérique, au positif ἔσθλός (ἀγαθός) répondent les comparatifs ἀμείνων, ἀρείων, κρείσσων, φέρτερος, et les superlatifs ἄριστος, κάρτιστος, φέρτατος, φέριστε (voc.), φέριστον (–acc sg. Masc.), les comparatifs neutres βέλτερον, λώιον, λώιτερον. Chez les philosophes, à ἀγαθός répond, outre les formes de l'ionien-attique, ὀνήιστος, et en grec classique, à ἀγαθός répondent ἀμείνων, κρείσσων (ion.) κρείττων, βελτίων et λῶστος. E. Dieu montre comment les nuances sémantiques sont marquées dans la langue homérique : ἀμείνων c'est « meilleur » au sens général, ἀρείων exprime la notion d'ajustement, κρείσσων, « plus fort, supérieur », φέρτερος a un sens hiérarchique, βέλτερον porte sur ce qui est préférable et λώιον ce qui est plus utile, dans des contextes religieux. Mais dans le grec classique E. Dieu souligne les évolutions qui se produisent : βελτίων et βέλτιστος prennent la place de ἀμείνων, devenu plus rare, pour exprimer le meilleur au sens le plus général ; βελτίων exprime aussi la bonté et ἀμείνων la bravoure. Le deuxième chapitre porte sur la notion de « mauvais » : le supplétisme, un peu moins abondant que pour la notion de « bon », y est néanmoins très représenté. E. Dieu montre que les trois groupes de formes de gradation issues d'un radical χερ- entre dans des tours comparatifs où ces formes sont employées par rapport à une norme conçue comme positive ou neutre (p. 411), ce qui n'est pas le cas de κακίων ni κακώτερος (les exemples empruntés à Théognis p. 416 sont parlants), une distinction qui se maintient à époque classique, avant de se perdre : les exemples y sont analysés de près, avec une grande pertinence qui emporte la conviction. L'homérique ἥσσων étudié ensuite dénote chez Homère une infériorité conjoncturelle (p. 455), et l'hapax homérique ἥκιστος signifie « le plus lent » à partir de l'adverbe ἥκα, et ne subsistera ensuite que sous la forme ἥκιστα, antonyme de μάλιστα. Ἐλέγγιστος, sans positif, est un superlatif du substantif ἔλεγχος, « le blâme » au vocatif, et ἄλγιον est un comparatif à partir du substantif neutre ἄλγος, « douleur » (p. 440s.), et E. Dieu analyse également avec rigueur et finesse les autres formes. Le chapitre III, qui porte sur les termes exprimant la notion de grand et de nombreux, étudie principalement le vieux salve, le grec ancien n'ayant pas de supplétisme au sens strict, à la différence du grec moderne, entre πολὺς et περισσός. Concurrément, le chapitre IV étudie les formes de gradation correspondant à l'adjectif « petit », « peu nombreux », représenté en grec ancien. Chez Homère, à μικρός et ὀλίγος répondent μείων, ἥσσων (adv.), ἔλασσων (adv.) et ἐλάχιστον attesté seulement au neutre ; ce neutre adverbial se distingue de ἥσσων « en ce qu'il signifie « moins » d'un point de vue quantitatif et non pas, comme ἥσσων, d'un point de vue qualitatif » (p.573). E. Dieu montre comment plus tard chez Hérodote, ἐλάσσων devient l'antonyme de μεῖζων. Le sens de « plus petit », μείων, attesté en mycénien, évolue à époque classique vers la notion d'infériorité. Le chapitre V, regroupe des formes de gradation variées dans quelques langues indo-européennes, notions disparates : proche (sanskrit, celtique, italique), sacré, salutaire, sauvage, nouveau, ancien, sans ressources (latin), vieux (langues germaniques du nord), rapide (moyen gallois et gallois moderne). La conclusion générale, très développée, analyse les origines du supplétisme et de la défektivité, et fait des remarques fondamentales sur des aspects formels (vocalisme radical des formes de gradation, suffixes primaires et secondaires). Cet ouvrage très savant impressionne par la quantité de savoir qu'il utilise avec rigueur et originalité et débouche sur des conclusions essentielles pour tout helléniste.

Les formes pour dire l'excellence sont l'objet du livre d'Eric Dieu, mais je ne saurais quelle forme de gradation utiliser, celle de l'excellence en général, βέλτιστος, celle de la bravoure ἄριστος, ou celle de l'utilité, pour parler à présent du très beau livre de Camille Denizot, *Donner des ordres en grec ancien. Étude linguistique des formes de l'injonction*. (Publications des universités de Rouen et du Havre, 2011, 571 p.) qui obtient le prix Zographos. Issu d'une thèse de doctorat préparée à l'Université de Rouen sous la direction d'Alain Blanc et soutenue en novembre 2008, ce livre est en effet très utile par son objet, les formes de l'injonction, et remarquable par sa méthode et ses apports. L'ouvrage allie en effet une parfaite connaissance de la philologie grecque à une maîtrise des méthodes de la linguistique générale. Pour étudier les divers moyens dont dispose la langue grecque pour

donner des ordres, l'auteure a choisi un ample corpus relevant des registres les plus variés : non seulement les textes littéraires au sens traditionnel du terme, mais aussi les traités techniques (notamment un bon échantillon du Corpus hippocratique) et les inscriptions (code de Gortyne, décrets athéniens de la première moitié du IV^e siècle). L'approche choisie relève de ce que l'on appelle la pragmatique linguistique, dans la tradition de la philosophie analytique : donner des ordres est un « acte de langage », qui peut s'exprimer de différentes manières dans les langues du monde. C'est dire que l'étude de l'injonction ne se limite pas à la syntaxe des formes verbales, puisque dans nombre de langues elle peut s'exprimer par d'autres moyens (ainsi, en français, par des phrases non verbales du type de « Silence ! », « La porte ! »), ou par des formes verbales que l'on ne croirait pas *a priori* vouées à cette fonction (« Maintenant, tu te tais »). Dans une introduction qui se recommande par sa clarté, et qui sera fort utile à des philologues classiques qui ne sont pas nécessairement familiers des travaux relatifs aux actes de langage, C. Denizot expose les principes de la méthode suivie : utiliser les outils de la pragmatique et situer l'injonction, grâce à la théorie des actes de langage, parmi les actes illocutoires, comme acte directif ; C. Denizot prend soin alors de ne pas prendre comme base de l'étude l'approche sémantique de l'acte directif, car elle incite à multiplier les effets de sens en laissant de côté les traits distinctifs de l'injonction (p. 22). C'est donc l'approche pragmatique qui sert de base à l'étude en tenant compte de l'autorité du locuteur sur son interlocuteur selon des nuances schématisées par une typologie très claire (p. 24). C. Denizot situe l'injonction par rapport à des notions connexes importantes comme le performatif, les modalités, et la phrase impérative, et souligne l'originalité de sa méthode : il s'agit de « l'étude de ce système cohérent de signes employés pour exprimer une injonction, et correctement interprétés par les locuteurs » (p. 44), qui permet une évaluation de la grammaticalisation de l'injonction en grec ancien, en suivant l'axe morphosyntaxique qui s'attache aux formes verbales de l'injonction. Le corps de l'ouvrage suit alors un développement rigoureux et se divise en trois parties : I. Les caractéristiques de l'injonction en grec ancien : particularités morphologiques et syntaxiques (formes verbales et formes averbales ; emploi des particules et des négations) — la question du destinataire, avec étude notamment des marques de politesse ; II. Les formes verbales typiques de l'injonction (l'impératif — le subjonctif — l'infinitif : étude de ces modes en eux-mêmes et en concurrence les uns avec les autres) ; III. Les formes indirectes de l'injonction : étude des énoncés déontiques, de l'emploi de l'indicatif futur, de l'optatif, de diverses tournures interrogatives (οὐ μὴ ἔρεϊς ; et autres). Le corpus a été choisi de manière à être à la fois cohérent et varié : les textes homériques et hésiodiques, mais aussi, le théâtre, particulièrement précieux en l'occurrence, avec Eschyle pour la Tragédie (pour des raisons pratiques et parce qu'il fait la transition entre langue archaïque et classique) et Aristophane pour la comédie ; pour la prose, Hérodote pour l'histoire, Lysias pour les discours, les dialogues platoniciens de jeunesse, soit 6000 formes verbales injonctives ; mais aussi les prescriptions au médecin du *Corpus hippocratique* (notamment pour l'infinitif) avec trois traités (*Maladies II, Du régime II Du régime dans les maladies aiguës : Appendice*). L'épigraphie elle-même n'est pas délaissée avec deux ensembles choisis pour leur cohérence : le Code de Gortyne, et les décrets athéniens entre 400 et 350 av. J.-C. La première partie souligne notamment l'emploi fréquent de formes averbales, l'emploi privilégié de certaines particules. La seconde partie, où ont été étudiées trois formes verbales typiques, l'impératif, le subjonctif et l'infinitif, confirme, par exemple, que l'impératif est centré sur la relation d'interlocution et n'exprime pas une position du locuteur sur le contenu propositionnel, en sorte que l'impératif n'est pas un mode, et reste plus proche en cela de l'infinitif d'ordre, où la relation d'interlocution est au second plan, que du subjonctif, où le procès est présenté du point de vue du locuteur. La 3^e partie prend notamment en compte la notion de « politesse » où les formes indirectes de l'injonction ne suffisent pas à évoquer la politesse, pour laquelle il faut que la forme indirecte soit conventionnelle et que la forme locutoire puisse être interprétée ainsi. Il s'agit là d'une véritable somme, qui apportera beaucoup aux philologues aussi bien qu'aux linguistes. C. Denizot montre bien que, en grec comme dans bien d'autres langues, il y a une continuité entre les énoncés les plus typiques de l'acte directif (λέγε « parle ! ») et les formes les plus typiques de l'assertion (λέγεις « tu parles »). Bref, c'est la langue dans son entier qui est ici prise en compte, et non pas seulement tel ou tel aspect particulier de la langue.

C'est aussi le rôle du langage ou du verbe qui est l'objet du livre en 2 volumes publié par Fabienne Jourdan, *Orphée et les chrétiens, La réception du mythe d'Orphée dans la littérature chrétienne grecque des cinq premiers siècles*, tome I, « Orphée, du repoussoir au préfigurateur du Christ. Réécriture d'un mythe à des fins *protreptiques* chez Clément d'Alexandrie », 2010, tome II, « Pourquoi Orphée ? », 2011, qui obtient également le prix Zographos. F. Jourdan, chargée de recherche au CNRS, et auteure d'une traduction commentée du Papyrus de Deverni (2003) et d'une monographie sur le poème judéo-hellénistique attribué à Orphée (2010), publie ici une vaste synthèse de la réception de la figure d'Orphée dans la littérature chrétienne d'expression grecque des cinq premiers siècles. Le premier volume étudie la manière dont Clément d'Alexandrie, dans *le Protreptique*, fait d'Orphée un préfigurateur du Christ. Il s'agit pour Clément d'exhorter les païens au christianisme et de conforter les premiers convertis, en s'appuyant sur deux traits du personnage mythologique : sa réputation de cithariste enchanteur, et son rôle de fondateur religieux et d'instaurateur de mystères. Clément fait donc du Christ un nouvel Orphée, et Fabienne Jourdan analyse de près sa manière de procéder : elle montre que cet usage de la figure d'Orphée n'a sans doute pas de précédent, ni juif, ni gnostique ; elle montre aussi que le parallèle qu'auraient établi les Juifs entre David et Orphée, n'existe pas avant l'ère chrétienne ni avant Clément, mais serait précisément une transposition de la relation établie auparavant entre Orphée et le Christ. La singularité de Clément, qui n'use ni de l'allégorie ni de la typologie, est de s'approprier la langue des mystères païens pour convaincre de la supériorité de la religion nouvelle, et d'user du symbole du chant pour parler du Christ par le biais de la notion de Logos ou de parole. F. Jourdan montre comment la démarche de Clément comprendrait trois phases. Tout d'abord une critique des traditions païennes situées sous le signe d'Orphée (p. 85-258) : le chant d'Orphée est alors présenté comme une imposture de charlatan par opposition au pouvoir de la Parole véritable ; l'humanité du Christ est ici opposée à celle d'Orphée, et le rôle d'Orphée comme fondateur religieux est montré comme celui d'un introducteur de sacrilèges et d'idolâtrie. F. Jourdan montre que Clément répond ainsi aux accusations païennes contre le Christ. La deuxième partie de l'ouvrage analyse les deux autres phases : une phase de transposition, où Orphée et le Christ sont comparés, à l'avantage du Christ : la Parole joue alors un rôle essentiel, le Logos étant doté des pouvoirs démiurgiques et théologiques prêtés au chant d'Orphée ; le Christ transforme ces bêtes sauvages que sont les hommes, et le Christ y apparaît aussi comme fondateur religieux. Une phase d'appropriation enfin, où le Christ est décrit avec les termes décrivant Orphée, sans qu'Orphée ne soit mentionné. L'ouvrage fait aussi le point sur plusieurs questions importantes, notamment l'École d'Alexandrie et le genre du *Protreptique*, l'analyse de la notion de Logos et ses sources chez Clément, et un chapitre consacré à l'iconographie chrétienne d'Orphée, où sa représentation serait une allusion au thème romain de l'Âge d'or, préfiguration du bonheur qui attend le chrétien. Le second volume, sous-titré « Pourquoi Orphée ? », analyse de manière détaillée et ample la réception du mythe d'Orphée dans la littérature chrétienne grecque des cinq premiers siècles. Il est composé de deux chapitres. Le premier, très développé, analyse le traitement d'Orphée chez chaque auteur : Orphée s'y trouve traité de trois manières possibles, différentes mais parfois présentes chez un même auteur : une critique du poète et sa condamnation dans un esprit apologétique ; une présentation favorable destinée à mieux dénigrer par contraste le paganisme : l'auteur étudie ici Athénagore, Tatien, Origène, l'auteur du Roman pseudo-clémentin et Grégoire de Nazianze ; mais Orphée est aussi un modèle chez les deux pseudo-Justin et Cyrille. Orphée est également présenté comme un maillon dans la chaîne pour transmettre la vérité judéo-chrétienne (cf. *Les Stromates*). Mais le poète mythique sert aussi les chrétiens dans le débat contre les néo-platoniciens, ainsi que dans les débats avec les hétérodoxes. F. Jourdan montre que quatre facteurs expliquent selon elle l'importance de la figure d'Orphée : 1-l'attribution à Orphée de vers monothéistes, en particulier dans le poème judéo-hellénistique en l'honneur de Dieu. 2-son antériorité en tant que poète et théologien par rapport aux autres poètes grecs, mais postérieur par rapport à Moïse (d'où l'idée que la religion grecque est fille dégénérée de la religion juive). 3- sa nationalité thrace qui le rapproche des « barbares » revendiqués que sont les chrétiens 4-l'importance du Logos par le chant d'Orphée. Plusieurs annexes complètent cet ouvrage savant, en

particulier sur la théo-cosmogonie orphique commentée dans le roman pseudo-clémentin, qui permet notamment de revoir l'histoire de la rédaction des différentes versions du roman.

La tradition chrétienne, et notamment Justin et Athénagore, critique le polythéisme en utilisant la tradition platonicienne (cf. vol. I, p. 58s.) et en recourant notamment à la démonologie qui ravale les dieux au rang de démons et use pour cela d'un passage du *Banquet* de Platon (202 e), où Eros est un δαίμων μέγας, intermédiaire entre un dieu et un mortel, une théorie présente aussi dans le médio-platonisme. Mais sur cette notion de *daimôn* élaborée par Platon, le livre d'Andrei Timotin, chargé de recherches à l'Académie roumaine de Bucarest et chercheur postdoctoral à l'EPHE, qui obtient le prix Reinach, est d'ores et déjà indispensable à tous les chercheurs en philosophie antique, mais aussi en religion et histoire des idées. L'ouvrage, issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'EPHE sous la direction de Ph. Hoffmann, *La démonologie platonicienne. Histoire de la notion de daimon de Platon aux derniers néoplatoniciens*, Brill, Leiden, Boston, 2012, comble en effet un vide important dans l'histoire de la philosophie antique en fournissant la première synthèse diachronique de la notion de *daimôn* dans la tradition platonicienne. Le livre procède de manière très méthodique, avec un souci remarquable d'exhaustivité, et selon un plan d'une extrême lisibilité. Chaque chapitre offre des conclusions partielles et l'ouvrage est clos par une conclusion finale d'une grande clarté. Le sujet est complexe et multiforme, relevant de l'histoire de la philosophie, mais aussi de l'histoire de la religion grecque. L'auteur parvient à montrer qu'une notion avant tout philosophique dans les dialogues de Platon est devenue, au cours de l'histoire du platonisme, un élément essentiel de ce que l'auteur appelle « le processus de théologisation progressive du platonisme » (p. 324) et sert à rendre raison dans les traditions religieuses d'éléments irrationnels qui sont déconcertants pour la raison philosophique – ainsi le signe démonique de Socrate, qui servait à ses accusateurs à le taxer d'introduire des divinités nouvelles de façon impie, devient un élément essentiel d'une religiosité philosophique qui cherche à concilier tradition religieuse et foi philosophique. L'auteur montre ainsi comment le thème du *daimôn*, qui tend à s'éclipser dans la phase sceptique de l'Académie, revient en force à l'époque impériale, chez des auteurs médioplatoniciens qui sont aussi des croyants (Philon d'Alexandrie), voire des prêtres (Plutarque de Chéronée), avant de connaître son apothéose dans le néoplatonisme. Le livre, par le biais d'une question difficile (et qui parfois a rebuté les historiens de la philosophie qui y voient à tort une fadaise) attire l'attention sur un phénomène de montée de la religiosité dans les courants philosophiques de l'Empire (un trait que l'on pourrait observer aussi dans le stoïcisme avec des figures comme Chérémon, prêtre d'Égypte, et Marc Aurèle, chez qui l'importance du *daimôn* n'est pas sans faire écho à ce que l'on constate chez les platoniciens). L'auteur montre en même temps avec beaucoup de subtilité que le *daimôn* tend, chez les platoniciens comme chez les stoïciens, à être rationalisé, en étant assimilé au *nous*. Il est donc le révélateur d'un mouvement parallèle de théologisation de la philosophie et de rationalisation de la religion. La notion de *daimôn* est ainsi non seulement une notion « amphibie » comme le dit l'auteur (p. 330), mais aussi une notion-clé dans l'évolution de la relation de la philosophie et de la religion gréco-romaine (voire juive dans le cas de Philon) dans un processus de rapprochement et d'évolution conjointe. Le livre est divisé en six chapitres : (1) une introduction et un aperçu historiographique très riches, qui fait le point sur la notion de *daimôn* jusqu'à Platon, et sur les recherches parfois anciennes à ce sujet (A. Timotin rappelle que la synthèse d'ensemble la plus récente, celle de Joseph-Antoine Hild, date de 1881) ; (2) une étude très utile sur la période préplatonicienne, qui est centré sur la recherche du sémantisme de la notion, flou et délicate à saisir, et où A. Timotin recourt à l'étymologie, mais aussi aux usages littéraires, et dégage un champ sémantique vaste centré autour de la notion de « répartition » ; (3) l'examen des figures platoniciennes du *daimôn* où sont étudiés de manière très riche principalement deux formes platoniciennes du *daimôn* : la figure du *daimôn* Eros, qui répond au désir de Platon de préserver la perfection des dieux et de subordonner les formes de contact entre les dieux et les hommes ; la classe des *daimones*, « gardiens » réunit ainsi le *daimôn* de Socrate et les *daimones* gardiens des mortels du *Politique* et des *Lois* ; le *daimôn* assimilé au *nous* du *Timée* ; (4) l'étude de la relation entre démonologie, cosmologie et théories de la providence dans l'ancienne Académie, le médioplatonisme et le

néoplatonisme post-plotinien, qui s'intéressent à la nature aux fonctions et à la position des *daimones* dans le *kosmos* en recourant à une lecture « théologique » des dialogues platoniciens qui laisse de côté la fonction illustrative et pédagogique que Platon donnait à ces récits dans le cadre de récits mythiques (v. p. 158) ; (5) le rôle de la notion de *daimôn* dans l'herméneutique de la religion gréco-romaine (Plutarque, Apulée, Porphyre, le néoplatonisme tardif) ; (6) le rôle du *daimôn* personnel dans la définition de la philosophie et du mode de vie philosophique (Plutarque, Apulée, Plotin et ses critiques). Après les chapitres initiaux, qui présentent les prédécesseurs de Platon et Platon lui-même selon une succession chronologique, les chapitres suivants sont donc organisés thématiquement, mais à l'intérieur de chaque chapitre, le traitement suit l'ordre chronologique. Cela favorise l'intelligibilité du propos. Chaque point est traité avec beaucoup de rigueur et de précision, par une analyse serrée des textes. Les chapitres 4 à 6 ajoutent à cette analyse des textes une mise en perspective des auteurs les uns avec les autres, ainsi qu'avec les textes platoniciens fondateurs. Les méthodes d'exégèse et de construction dogmatique en ressortent ainsi avec beaucoup de clarté, avec une maîtrise parfaite de la littérature secondaire. Ce travail précis, parfaitement documenté et novateur sur un sujet qui n'avait pas jusqu'ici reçu de traitement exhaustif, et qui est un thème central de la philosophie platonicienne dans sa relation avec la religion, est appelé à faire date et rendra de grands services aux chercheurs.

Il n'est pas impossible que le *daimôn*, qui répartit si bien les choses, ne soit pas étranger à l'ordonnance de mon discours, puisqu'au *daimôn* platonicien, il fait succéder un livre sur *dèmos*, le peuple, dont l'étymologie n'est peut-être pas sans rapport avec *daiomai*, à l'origine de *daimon*. Marie-Joséphine Werlings, maître de conférences d'histoire grecque à l'université de Paris Ouest Nanterre La Défense, obtient le prix Zappas avec son ouvrage, *Le dèmos avant la démocratie. Mots, concepts, réalités historiques* (Presses universitaires de Paris Ouest, 2010). Ce livre est la version remaniée d'une thèse de doctorat dirigée par Pierre Carlier, et a en outre reçu le prix René Rémond de l'université Paris Ouest Nanterre La Défense. L'ouvrage se caractérise d'emblée par son objet et sa méthode. L'objet, tout d'abord : si *dèmos* à l'époque classique et au-delà, est un objet d'étude important, aucun ouvrage de synthèse ne rassemble toute la documentation pour l'époque archaïque, et les études sur la signification de *dèmos* à cette époque sont peu nombreuses, en sorte que le livre de M.-J. Werlings est un ouvrage très utile : les annexes (p. 293-348) regroupent d'ailleurs l'ensemble des occurrences archaïques, non seulement littéraires, mais épigraphiques de *dèmos* et des termes connexes depuis le linéaire B (*da-mo*) et l'épopée homérique ($\delta\eta\mu\omicron\varsigma$ et $\lambda\alpha\omicron\varsigma$), jusqu'au VI^e siècle spartiate et athénien ; sont pris en compte les fragments des poètes archaïques (regroupés en partie par zones géographiques : Asie Mineure, Cyclades, Sparte, Athènes), et le corpus des inscriptions de l'époque archaïque. La méthode ensuite : elle s'inscrit dans le droit fil de celle, rigoureuse, de Pierre Carlier : partir toujours des sources primaires, et renvoyer aux analyses précédentes en seconde analyse, en sorte que l'examen du document est toujours au centre de l'examen. M.-J. Werlings procède à une analyse très attentive du vocabulaire, replace les occurrences du terme dans leur contexte et analyse le réseau des termes dans lequel elles apparaissent, le but étant, à travers les mots et leur contexte d'emploi, « d'atteindre la réalité sociale et politique » (p. 20). Le livre se compose de cinq chapitres agencés de manière très cohérente selon une progression chronologique et géographique de l'étude. Le premier chapitre examine *dèmos* dans les royaumes mycéniens, où il apparaît sous la forme *da-mo*. L'auteure reprend le dossier, après Michel Lejeune, qui définit le *dèmos* comme « une entité administrative locale à vocation agricole », et montre à partir d'un examen précis des tablettes que le *damos* est une « structure complexe » (p.29), où apparaissent des « esclaves du *damos* » et des représentants du *damos* qui le représente dans ses conflits avec d'autres instances. Elle fait le point sur des fonctionnaires probables en charge du *damos*, comme le *damokoro*, ou sur le délicat dossier thébain puisque, en 1993 et 1995, ont été trouvées à Thèbes des attestations de formes comme *ako-damo* ou *akorodamo*. L'auteur s'interroge sur l'existence éventuelle d'une classe guerrière, le *laos* (avec le *lawagétas*), à côté d'une classe paysanne représentée par le *damos*, et en conclut que rien ne permet d'affirmer que le *laos* est un groupe spécialement militaire, mais qu'il s'agit d'exprimer la dépendance dans laquelle se trouve un groupe d'hommes par rapport à un autre, le *lawagétas* (p. 45). Le chapitre 2, consacré à $\lambda\alpha\omicron\varsigma$ et $\delta\eta\mu\omicron\varsigma$ dans les épopées homériques, reprend certains éléments du dossier mycénien, en rappelant que là encore on

retrouve les deux conceptions de la communauté qu'expriment ces deux termes : tandis que *λαός* désigne un groupe d'hommes sous la dépendance d'un chef, *δῆμος* désigne les habitants d'un territoire : l'auteure est très attentive aux diverses nuances dans chacun de ces emplois, nuances dans la dépendance du *λαός* au chef, nuances aussi dans les emplois de *δῆμος*, où l'affectif, et le sentiment d'appartenance sont très forts (p. 66ss.). M.-J. Werlings montre aussi la singularité péjorative de l'homme du peuple, et consacre des pages très intéressantes au pouvoir du roi au sein du *δῆμος* (p. 82ss.) : un *δῆμος* qui n'est jamais appelé le *δῆμος* d'un roi, mais où celui-ci a une prééminence. De même l'examen de assemblées homériques par M.-J. Werlings remet en cause l'idée d'une passivité du *dèmos* homérique, notamment avec la puissance de la *dèmos phèmis* (p.107). Le chapitre 3 examine le *dèmos* dans les cités grecques archaïques exceptées Sparte et Athènes, qui feront l'objet des chapitres 4 et 5. L'examen, qui associe pertinemment examen des textes littéraires et sources épigraphiques, suit rigoureusement un ordre par zone géographique. Il serait trop long d'entrer dans chaque détail d'une analyse qui se veut serrée et minutieuse, et dont il ressort une foule de points très importants, sur la capacité du *dèmos* à se faire l'hôte d'un étranger, remplaçant une relation d'hospitalité privée par une relation d'hospitalité « politique » assumée par toutes la communauté (p. 123ss.), sur la première apparition de la notion de quorum à Elis (p. 133), et sur l'importance inédite que prend le *dèmos* comme communauté dotée d'une force institutionnelle nouvelle, à la fois politique et juridique (p. 176). L'examen de Sparte, de Tyrée et d'Alcman, dans le chapitre 4, la confrontation des sources archaïques et des textes postérieurs (essentiellement la *Constitution des Athéniens* et Plutarque), permettent à M.-J. Werlings de montrer comment lors des VII^e-VI^e siècles, progressivement, un discours s'est développé « affirmant la primauté de la communauté sur l'individu » (p. 203), et comment le *dèmos* s'est délimité progressivement tout en affirmant son pouvoir face à la *gèrousia* notamment. Le chapitre 5 consacré à *dèmos* à Athènes au début du VI^e siècle, et particulièrement dans les poésies de Solon, souligne essentiellement deux phénomènes : le développement de deux sens de *δῆμος*, l'un renvoyant à un groupe social particulier, opposé aux riches, l'autre désignant la communauté dans son ensemble, et forgeant peu à peu la notion d'Etat, dans une nouvelle définition du *δῆμος* (p. 243ss.). L'auteure montre comment le mot gardera désormais cette ambivalence. Ce livre se signale donc par sa rigueur qui débouche à chaque moment de la démonstration sur des enjeux plus vastes qui mettent au jour les évolutions, les nuances et dans l'usage d'un terme appelé à marquer profondément l'histoire des idées morales et politiques.

Une inscription en syllabaire à Chypre (acropole de Kourion) pourrait aussi attester l'existence de représentants du *dèmos*, les *damoteroi* sur cette île importante, partagée en influences grecques et phéniciennes notamment (E. Markou *op. cit.* p. 62 et n.13), mais Evangéline Markou souligne que ce n'est pas le peuple, mais le souverain qui est presque toujours à l'origine des monnaies d'or qu'elle analyse dans son bel ouvrage sur *L'or des rois de Chypre. Numismatique et histoire à l'époque classique*, qui obtient le prix Delepierre. Actuellement chercheur au très actif Centre de Recherches de l'Antiquité grecque et romaine à Athènes, après avoir été professeur à l'Université de Chypre, Mme Evangéline Markou nous offre en effet ici la version remaniée d'une thèse dirigée par Olivier Picard, un volume de 380 pages, dont vingt-sept planches en noir et huit en couleur donnant un choix d'agrandissements qui sont fort utiles car les pièces sont de très petite taille. Les royaumes qui se partagent l'île de Chypre jusqu'à leur destruction par Ptolémée I, ont été parmi les rares États du IV^e siècle à frapper régulièrement des monnaies d'or, qui ont retenu l'attention à plus d'un titre : les légendes monétaires ont en effet beaucoup contribué à notre connaissance du syllabaire chypriote ; le monnayage d'or nous révèle le nom d'un certain nombre de ces rois et permet de suivre le passage du syllabaire à l'alphabet grec, selon des modalités et à des dates différentes selon les royaumes. Les types présentent une iconographie originale, où des influences grecques et phéniciennes viennent jouer sur le vieux fond chypriote. Certaines pièces sont datées par années de règne, ce qui fournit une précision chronologique inconnue ailleurs. De ce fait, les monnaies, outre ce qu'elles apportent à l'étude des pratiques monétaires en Méditerranée orientale, constituent la source la plus complète de l'histoire de l'île à la fin de la domination achéménide et au moment de la conquête d'Alexandre. C'est aussi un matériel très difficile à étudier, notamment à cause de la petite taille de ces pièces, dont les fractions les plus faibles sont des 1/20^e de statères

pesant un tiers de gramme. E. Markou a réuni, à partir des collections des musées et surtout des catalogues de vente et des collections privées, un corpus de 468 pièces, ce qui doublait les espérances les plus optimistes. A cela s'ajoute 14 faux modernes publiés en annexe. L'auteure a classé ces pièces par coins au prix d'un travail d'une remarquable minutie. Avant le corpus, qui forme le chapitre II, l'auteure présente très utilement et très clairement la situation de Chypre dans l'Empire perse au ^ve siècle. Analysant l'institution royale, passant en revue les ateliers monétaires, elle met en évidence les divergences entre les données numismatiques et le récit d'Hérodote. Deux grands royaumes se détachent au premier plan, celui de Kition, où règne une dynastie phénicienne, et celui de Salamine, où le célèbre Evagoras s'empare du pouvoir un peu avant 411 : l'admiration qu'il inspire à Isocrate a profondément marqué l'historiographie grecque, qui a diffusé l'image d'un philhellène passionné, mettant en évidence la faiblesse du Grand Roi qu'il aurait presque vaincu malgré des moyens limités. Mais l'examen des finances royales amène E. Markou à des conclusions moins glorieuses : l'auteure établit en effet une relation étroite entre les ambitions d'Evagoras I et la décision de frapper de la monnaie d'or, que son voisin et adversaire de Kition imitera bientôt : les gros besoins de numéraire entraînés par la guerre expliquent cette décision inhabituelle dans les pratiques monétaires du temps. En même temps, l'étude précise des pièces fait apparaître les difficultés financières rencontrées par le roi dès lors que la guerre s'éternise : la métrologie montre en effet que les poids des dixièmes et des vingtièmes de statère d'Evagoras s'établissent à presque 15 % au-dessous du poids normal et accusent une dispersion très grande. Force est d'y voir la volonté des autorités d'économiser le métal, en mettant en circulation des monnaies dont le poids est sensiblement inférieur à leur valeur de cours ; l'étude du titre confirme cette analyse en mettant en évidence la faiblesse de l'aloï des monnaies d'Evagoras, qui ont été volontairement altérées par l'ajout de cuivre. Les successeurs du roi, au contraire, ont manifestement cherché à rétablir une confiance qui était ébranlée en mettant en circulation des monnaies irréprochables par leur poids comme par leur alliage. L'analyse d'E. Markou enrichit considérablement notre connaissance de l'histoire du passage de Chypre sous l'autorité d'Alexandre et de la politique monétaire de celui-ci. Le Conquérant avait maintenu en place les rois qui s'étaient ralliés à lui. Ceux-ci frappent désormais deux sortes de monnayages : les monnaies d'or et d'argent d'Alexandre, qu'ils marquent de leurs symboles respectifs, devaient servir aux dépenses de la flotte et l'armée macédonienne ; parallèlement, ils continuent à frapper monnaie d'or à leurs types, pour les dépenses de leurs royaumes. Mais Alexandre apportait un nouvel étalon, l'étalon attique et surtout un nouveau rapport entre l'or et l'argent, qui est ramené de 1 à 10, comme en Macédoine, au lieu de 1 à 13 1/3. Appuyé sur une documentation neuve, puisque ces monnaies n'avaient jamais été rassemblées, et nourri d'analyses à la fois rigoureuses et stimulantes, ce livre remarquable s'impose à tous ceux qui s'intéressent à l'hellénisme de Chypre, si original par l'accueil qu'il réserva aux influences phéniciennes et à des formes politiques originales.

Pourtant, ces manipulations monétaires, Athènes les connut aussi, notamment en 407/6 au moment de l'occupation de Décélie par les Spartiates, et nul doute que si Aristophane eût été chypriote il s'en fût plaint, comme il le fait pour les mauvaises monnaies d'Athènes qu'il fustige dans *les Grenouilles* (v. 725), en évoquant ces méchantes pièces de cuivre, si similaires à celles parfois frappées par les rois de Chypre, ainsi que le souligne E. Markou (p. 302 n.10). Or, et là encore le *daimôn* fait bien les choses, c'est précisément à Aristophane qu'est consacré le livre de Cécile Corbel-Morana maître de conférences de langue et littérature grecques à l'université de Rennes, et plus précisément au bestiaire d'Aristophane, un ouvrage qui obtient le prestigieux prix Desrousseaux. Alors que les animaux occupent, sous les formes les plus variées, une place de choix dans le théâtre d'Aristophane, cette présence animalière sur la scène du poète comique n'avait, curieusement, donné lieu à aucune étude d'ensemble dans la critique aristophanienne. C'est ce manque bibliographique que vient combler le beau livre de Cécile Corbel-Morana, *Le Bestiaire d'Aristophane*, version remaniée de la thèse soutenue en 2002 à l'Université de Paris X – Nanterre. Ainsi que le suggère le nom de « bestiaire », choisi de préférence à celui de faune, les animaux sont envisagés, dans cet ouvrage, comme un élément à part entière de la création comique, qu'il s'agit d'interroger et d'interpréter. Si, en effet, l'observation et les connaissances scientifiques éclairent, ponctuellement, certains détails de la représentation que le poète

donne des animaux, ce n'est évidemment pas avec les préoccupations du naturaliste qu'Aristophane les introduit dans son théâtre. Les animaux sont essentiellement pour lui un langage qui permet de parler de l'homme, et les créatures hybrides tout droit sorties de son imagination côtoient, dans son bestiaire, les animaux de la faune méditerranéenne familiers à son public. C'est ce langage qu'analyse et décrypte avec brio l'ouvrage de Cécile Corbel-Morana. Envisageant, de leur statut d'aliment à leur incarnation dans les chœurs zoomorphes, en passant par l'analyse des métaphores animalières, toutes les formes de la présence des bêtes dans le texte et sur la scène comiques, elle montre que cette symbolique animale nourrit les deux domaines majeurs de l'inspiration aristophanienne : la réflexion politique d'une part ; la réflexion littéraire et poétique, de l'autre. Ces deux fonctions essentielles sont successivement étudiées dans l'ouvrage. La première partie met en lumière l'ambivalence de la symbolique animale dans la construction de la cité comique. Investi d'une valeur positive lorsqu'il sert à dire, dans l'assiette du héros, l'abondance des temps de paix et la vitalité d'une communauté régénérée par des appétits de tous ordres, l'animal revêt en revanche une fonction critique et satirique lorsqu'il est convoqué par le poète pour décrire les mœurs politiques du peuple et de ses dirigeants. L'image du chien-démagogue ou des guêpes-dicastes sont parmi les exemples les plus fameux de ce bestiaire politique, dont la symbolique, pour partie héritée de la tradition littéraire, est aussi renouvelée par les jeux de réécriture et de détournement auxquels se livre le poète, et enrichie par la variété des procédés, tant littéraires que dramaturgiques, qui imposent cette présence sur la scène comique. Des mots au spectacle et de la métaphore réalisée à la métamorphose plus ou moins achevée, tout est mis en œuvre par le poète pour brouiller, et par là-même, interroger, la limite entre humanité et animalité. C'est ce que montre aussi la belle analyse proposée de la comédie des *Oiseaux*, qui, lue à la lumière des débats sophistiques et politiques contemporains, révèle derrière l'apparente légèreté de la fiction d'évasion, une réflexion profonde sur la nature du politique et fait poindre, dans les contradictions d'un retour à l'état de nature, la menace d'une résurgence de la sauvagerie au cœur de la cité. La seconde partie de l'ouvrage analyse l'apport du bestiaire comique à la réflexion littéraire et esthétique d'Aristophane. C. Corbel-Morana s'intéresse d'abord à la fonction critique des images animalières, en montrant que le poète les fait servir à la dégradation des genres sérieux, à la représentation polémique des poètes tragiques ou encore à la satire de la poésie nouvelle. Elle renouvelle de façon convaincante, dans ces pages, l'interprétation du chœur secondaire des *Grenouilles*, en proposant de voir, dans ce chœur de grenouilles-cygnes, les représentants du nouveau dithyrambe, défiés et défaits par Dionysos, lors de sa traversée du lac infernal. La fine analyse de la comédie des *Oiseaux*, par laquelle s'achève l'ouvrage, montre que cette fonction critique s'articule étroitement avec la réflexion du poète sur les potentialités de son art, et, en particulier, sur la capacité de la comédie à renouveler les formes du lyrisme, diversement incarnées par les oiseaux. Le livre de Cécile Corbel-Morana fait ainsi la preuve que l'étude du bestiaire est une voie d'accès particulièrement féconde à l'œuvre d'Aristophane. La richesse et l'intérêt de l'ouvrage tiennent à la capacité de son auteur à aborder, avec une égale compétence, tous les aspects de la création comique. Fondée sur une approche philologique rigoureuse, sur des analyses lexicales fines et nuancées, l'interprétation des textes est servie par une somme de connaissances parfaitement maîtrisées, qui touchent aussi bien à l'histoire du genre comique ou à la poétique d'Aristophane qu'à la pensée politique, à la science zoologique, ou encore à la sociologie des pratiques alimentaires, convoquées tour à tour ou conjointement pour éclairer la signification du bestiaire d'Aristophane. La fécondité de la réflexion tient aussi à l'attention particulière que l'auteure prête aux différents aspects du spectacle comique, pour rendre compte de la manière dont cette présence animale s'incarne sur la scène d'Aristophane. Le livre de Cécile Corbel-Morana se distingue donc tout particulièrement dans la série des travaux récemment consacrés à Aristophane.

L'ouvrage qui atteste sans doute le mieux la puissance de l'esprit et sa transmission est peut-être l'édition des *Mémorables* de Xénophon, édité par Michele Bandini et traduit et annoté par Louis-André Dorion, dont l'édition savante dans la CUF du tome II reçoit le prix Raymond Weil. Le Tome I, consacré au livre 1, était sorti en 2000, fruit d'un énorme travail d'édition avec traduction et commentaire commencé en 1994 par les deux savants, italien et canadien, avec l'aide de leur réviseur Alain-Philippe Segonds, malheureusement

disparu peu avant la parution du tome II ; les deux volumes parus réunissent les livres II-III (vol. II, 1^e partie II) et le livre IV (vol. II 2^e partie III), et font à eux deux 1537 pages ; Xénophon, longtemps négligé, connaît un regain d'intérêt, dont témoigne un récent colloque international tenu à la Sorbonne à l'automne 2011 ; il manquait un texte des *Mémorables* qui fût scientifiquement édité et annoté. Outre Alain-Philippe Segonds, auquel les auteurs dédient leur ouvrage, ils mentionnent Antonio Carlini de Pise à l'origine du travail et Jean Irigoin. Le volume I paru en 2000 présentait déjà une passionnante introduction générale avec une partie rédigée par Louis-André Dorion notamment sur la réception des *Mémorables*, un bilan des critiques adressées à Xénophon, les rapports entre le texte de Xénophon et l'*elenchos* socratique, et les problèmes de datation, tandis que Michele Bandini présentait de manière remarquable l'histoire du texte (300 pages au total). Le tome II, en 2 volumes, ne contient pas seulement une bibliographie complémentaire : Michele Bandini apporte encore des éléments nouveaux à l'histoire du texte, qui le conduisent à éliminer deux manuscrits de l'apparat critique en raison de la meilleure compréhension d'une révision critique du texte faite à Constantinople dans la première moitié du XIV^e siècle, d'où sont issus ces deux manuscrits. Louis-André Dorion explique le délai de dix années écoulée entre l'édition du tome I et celle des deux volumes du tome II par sa volonté « de faire des études ponctuelles et approfondies sur certains passages ou thèmes des *Mémorables* », qui ont donné lieu à une quinzaine de publications, et dont profitent ces deux volumes. Les annotations sont en effet très abondantes : elles réinsèrent *les Mémorables* dans les débats philosophiques et intellectuels du temps, mais elles constituent aussi une somme sur les discussions actuelles sur les écrits socratiques. On retiendra notamment les échos entre les discussions initiales sur la loi dans un dialogue aporétique entre Périclès et Alcibiade, et l'un des derniers dialogues de l'œuvre sur le même sujet entre Hippias et Socrate, qui, cette fois, affirme l'identité du juste et du légal. Mais les annexes reflètent tout particulièrement ces enrichissements. Elles établissent en effet les correspondances entre *Mém.* II, 1 §1-20 et 21-34 et d'autres passages des *Mém.* ou d'autres œuvres de Xénophon, des recoupements entre *Mém.* II, 6 et III, 11, des convergences et différences entre *Mém.* I, 4 et IV, 3, des parallèles entre l'*Apologie* et les *Mém.* I, 1-2 et IV, ; elles étudient aussi les passages parallèles et les thèmes communs entre *les Mémorables* et le *Lysis* de Platon, et entre *Mém.* IV, 2, le *Premier Alcibiade* et l'*Alcibiade* d'Eschine de Sphettos. Les nombreux index qui terminent l'ouvrage (index du corpus *xenophonteum* et index *platonicum*, index des notions, sujets et personnages et index des expressions et termes grecs) parachèvent l'œuvre, une édition qui sera utile autant au lecteur cultivé qu'au savant exigeant et qui contribue ainsi au prestige de la CUF.

Mais le *daimôn*, qui nous a si bien pourvus, n'a pas oublié notre bibliothèque, et cette année encore nous avons reçu de nombreux ouvrages qui reflètent la variété et la richesse des études grecques. Nous avons reçu ainsi des éditions où l'histoire tient une place de choix, avec l'*Histoire romaine* de Dion Cassius Livres 38 à 40 texte établi par G. Lachenaud, traduit et commenté par G. Lachenaud et M. Coudry (*DION CASSIUS, Histoire romaine, Livres 38, 39 & 40*, Texte établi par G. Lachenaud, Traduit et commenté par G. Lachenaud et M. Coudry, « CUF », Paris, Les Belles Lettres, 2011, in-8°, CIV + 234 p., dont 123 doubles), ou avec la traduction en grec de l'œuvre de Droysen consacrée à Alexandre (DROYSEN Johann Gustav, ΙΣΤΟΡΙΑ ΤΩΝ ΕΠΙΓΟΝΩΝ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, I-II, ΜΕΤΑΦΡΑΣΗ, ΕΙΣΑΓΩΓΗ, ΣΧΟΛΙΑ : ΡΕΝΟΣ ΗΡΑΚΛΗ ΑΠΟΣΤΟΛΙΔΗΣ, ΑΘΗΝΑΙ, ΑΛΦΑ ΤΡΑΠΕΖΑ, 2006-2011, XXXIV + p. 1-371 + tavv. ; XXXVIII + p. 372-866 + tavv.), mais aussi la littérature avec l'édition d'Euphorion aux Belles Lettres sous la direction de B. Acosta-Hughes et Christophe Cusset (*EUPHORION, Œuvre poétique et autres fragments*, éditée, traduite et commentée sous la dir. de B. Acosta-Hughes et Ch. Cusset, Paris, Les Belles Lettres, 2012, in-8°, 365 p.) ou avec l'édition critique et commentée de l'Idylle VI de Théocrite par Christophe Cusset (CUSSET Christophe, Cyclopedie, *Édition critique et commentée de l'Idylle VI de Théocrite*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2011, in-8°, 222 p.), ; la médecine est également présente (ΓΑΛΗΝΟΥ, "Ὅτι ταῖς τοῦ σώματος κράσεσιν αἱ τῆς ψυχῆς δυνάμεις ἔπονται, ἐκδίδει ΑΘΗΝΑ Δ. ΜΠΑΖΟΥ, ΑΘΗΝΑΙ, ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ, 2011, in-8°, 114* + 134 p.), et les éditions de texte en Livre de Poche attestent la vitalité de nos études, puisque ces éditions répondent à une demande d'un lectorat plus

vaste que celui des seuls spécialistes : c'est ainsi que *les Choéphores* et *les Euménides* d'Eschyle sont republiés au Livre de Poche avec la traduction de Debidour, une introduction de A. Lebeau et un dossier par P. Demont (*ESCHYLE, Les Choéphores, Les Euménides*, Traduction de V.-H. Debidour, Introduction de A. Lebeau, Dossier de P. Demont, Paris, Le Livre de Poche, 2011, n-12, 220 p), et *les Parties des Animaux* d'Aristote traduit présenté et annoté par F. Gain au Livre de Poche également (*ARISTOTE, Les parties des animaux*, Texte traduit, présenté et annoté par F. Gain, Paris, Le Livre de Poche, 2011, in-12, 283 p.). Des ouvrages nous ont également été offerts en archéologie, avec les fouilles grecques et suédoises faites en 1970-1987 et 2001 près du port moderne de Khania dans l'Ouest de la Crète sous la direction des professeurs Yannis Tzedakis et Carl-Gustaf Styrenius (*The Greek-Swedish Excavations at the Agia Aikaterini Square Kastelli, Khania 1970-1987 and 2001, Results of the Excavations Under the Direction of Yannis Tzedakis & Carl-Gustaf Styrenius*, Edited By E. Hallager and B. Hallager, Vol. IV:1 Text. The Late Minoan IIIB:1 and IIIA:2 Settlements with main contributions by B.P. Hallager and E. Hallager. Vol. IV:2. Plates. The Late Minoan IIIB:1 and IIIA:2 Settlements, Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 2011, in-4°, 486 p. ; 279 pl.), mais aussi en architecture avec l'étude architecturale du temple de Léto au Létoon de Xanthos par E. Hansen et Ch. Le Roy (HANSEN E.-LE ROY Ch., *Le temple de Léto au Létoon de Xanthos. Étude architecturale. Texte – Planches*, Aarhus, University Press – Diff. De Boccard, 2012, in-4°, 235 p. + 34 planches). Beaucoup d'ouvrages sont des études précises qui portent sur tel ou tel aspect de la pensée d'un auteur, ainsi le beau livre de Mary-Anne Zagdoun sur *L'esthétique d'Aristote* (Paris, CNRS éditions, 2011), ou l'ouvrage collectif sur la *Politique* d'Aristote (ouvrage collectif BERMON E.-LAURAND V.-TERREL J. éd., *Politique d'Aristote : famille, régimes, éducation*, Préface de P. Pellegrin, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001, in-8°, 188 p.). D'autres sont des études sur la religion : ainsi les études réunies par Brigitte Perez sur *Les Dialectiques de l'ascèse* (Études réunies par B. Pérez-Jean, avec la collaboration de M. Fourcade, P.-Y. Kirschleger et S. Luciani, Paris, Classiques Garnier, 2011, in-8°, 425 p.), ou le grand livre de Nadine Deshours sur les cultes civiques dans le monde égéen à l'époque hellénistique tardive (Deshours Nadine, *L'été indien de la religion civique. Étude sur les cultes civiques dans le monde égéen à l'époque hellénistique tardive*, Bordeaux, Ausonius-Diffusion De Boccard, 2011, in-8°, 408 p.). Les savants ne cessent d'être interpellés par les œuvres et les représentations qu'elles mettent en œuvre : ainsi Bernard Eck étudie de manière originale et pertinente la guerre et la souillure en Grèce ancienne en remettant en cause certaines approches traditionnelles (ECK Bernard, *La mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, in-8°, 447 p.) ; Normand Doiron souligne l'importance de la notion de déplacement et d'errance d'Ulysse à Socrate (DOIRON (Normand), *Errance et méthode. Interpréter le déplacement d'Ulysse à Socrate*, Québec, Presses de l'Université Laval — Distribution J. Vrin, 2011, in-8°, 146 p.), et un ouvrage collectif italien étudie la violence et ses images (ANDÒ V.-CUSUMANO N. éd., *Come bestie ? Forme e paradossi della violenza tra mondo antico e disagio contemporaneo*, Caltanissetta-Roma, Salvatore Sciascia Editore, 2010, in-8°, 313 p.) ; Lee Patterson étudie la notion de parenté dans les mythes grecs (PATTERSON Lee E., *Kinship Myth in Ancient Greece*, Austin, University of Texas Press, 2010, X + 255 p) et Sandrine Coin-Longeray présente plusieurs études littéraires et lexicales collectives sur la haine et l'amour (COIN-LONGERAY Sandrine éd., *L'amour et la haine. Études littéraires et lexicales*, Paris, Éditions Chemins de tr@verse, 2011, in-8°, 434 p.). Certains ouvrages soulignent les rapports qui s'établissent avec l'époque moderne : William Marx nous a offert son livre sur le tombeau d'Œdipe, où il fait l'histoire des diverses approches de la tragédie et souligne l'anachronisme de la notion de tragédie pour juger de la tragédie grecque (MARX William, *Le tombeau d'Œdipe. Pour une tragédie sans tragique*, Paris, Les éditions de Minuit, 2012, in-8°, 206 p.), et les actes du congrès Guillaume Budé, consacrés à L'Homme et la Science, viennent nous rappeler que même les sciences sont largement issues du monde gréco-latin, de la philosophie et même de la rhétorique (*L'Homme et la science*, Actes du XVI^e Congrès de l'Association G. Budé, Paris, Les Belles Lettres, 2011, 862 p.). Georges Mathieu nous a offert également son livre sur la Sorbonne en guerre (1940-1944) (MATHIEU Georges, *La Sorbonne en guerre (1940-1944)* suivi de *Journal de la Libération de Versailles*, Préface de J.-M. Mathieu, Paris,

L'Harmattan, 2011, in-8°, 275 p.) et Guy Rachet a écrit un livre qui souligne que notre Europe doit beaucoup à la civilisation gréco-latine (RACHET Guy, *Les racines de notre Europe*, Paris, Jean Picollec, 2011, 565 p.). Que tous ces auteurs soient remerciés de leur générosité.

Je dois aussi des remerciements tout particuliers aux membres de la commission des prix dont les rapports me sont précieux, aux membres du bureau, et à Madame la Présidente, dont la présence et l'activité inlassable rendent la tâche légère et agréable, et permettent à notre Association de contribuer à faire vivre l'hellénisme, en souhaitant que le *daimôn* nous favorise et que « le vent de la prospérité pour nos études ne cesse jamais de souffler » (cf. *Perses* 601s.).